

DENIS GUÉNOUN

SOULEVER LA POLITIQUE

Deuxième version (2025)

© D.G. 2017-2025

*À S.,
paroles tenues.*

RÔLES

TACK, *de Vientiane*

SUN HEE, *de Gwangju*

BAZOLO, *de Brazzaville*

JOSEPH, *de l'Aveyron*

*

On trouvera un rappel des conditions d'écriture et de création de cette pièce dans la préface à la première édition*. Cette seconde version a été réalisée exclusivement par coupes, et jamais par rajouts, dans la première.

* Également disponible sur le site <http://denisguenoun.org>

I.

1.

En mer. Mauvais temps. Tack sur une barque, Sun Hee dans l'eau.

SUN HEE, *parle en coréen*

Je ne veux pas mourir dans cette mer. Je veux monter sur cette barque. Je veux m'accrocher à ce bois. J'attrape. Je tire.

TACK, *en laotien*

Arrête de tirer sur ce bord. Tu vas renverser la barque. On sera bien, tous les deux, dans l'embarcation chavirée. Comment veux-tu que je te sorte de là ? Laisse-moi faire.

SUN HEE

Ne me touche pas ! Don't touch me !

TACK

Don't touch me ? Elle est folle. Mais arrête ! Ne me frappe pas ! Elle va nous faire couler. D'accord, je lâche.

SUN HEE

Help ! Help !

TACK

Ah bon ?

SUN HEE

Au secours !

TACK

Ok ! Laisse-moi faire.

SUN HEE, *elle le frappe*

Ne me touche pas !

TACK

Elle est folle. Arrête de me frapper ! Elle est folle.

SUN HEE

Don't touch me ! I do it alone.

TACK

Rien du tout ! Tu vas nous faire couler ! Calamité ! Arrête de tirer sur ce bord !

Ils s'empoignent. Exclamations, jurons. Tack finit par charger Sun Hee sur l'embarcation. À peine montée, elle s'écarte violemment de lui.

SUN HEE

Ne me touche pas !

TACK

Bien sûr. J'ai que ça en tête.

Il empoigne les rames.

*

SUN HEE

Où on peut aller ? Partout, la mer. *J'aurais préféré mourir.*

TACK

Parle français, ça vaudra mieux.
Regarde derrière.

SUN HEE

Oh !

Derrière elle, une bande de terre, bordée d'arbres.

C'est une île ?

TACK

J'ignore. *(Montrant la barque :)* Je suis arrivé là-dessus.

SUN HEE

Ah.

Tu étais sur la mer. Au moment où ... *(Suspens.)*

TACK

Laisse tomber.

SUN HEE, *pensive*

Moi aussi.

TACK

Il y en a d'autres ? Pas loin ?

SUN HEE

J'ai beaucoup d'amis, au fond de l'eau.

Tack rame. Ils se taisent.

D'autres Chinois ?

TACK,

Je suis pas chinois.

Elle rit.

Ils accostent.

SUN HEE

Il reste d'autres gens ?

TACK

Tu veux dire : ici ?

SUN HEE

Ou ailleurs. Quelque part.

Tu sais s'il reste des gens ? Depuis... (*Suspens.*)

TACK

Aucune idée.

SUN HEE

Ce serait étrange. Seulement nous deux.

TACK

C'est possible. Tout a été tellement ...

SUN HEE

Pourquoi nous ? Seulement nous ? Nous deux ?

Et pourquoi seulement des – comme nous, comme nous deux,
pas des autres ?

TACK

Ça peut se comprendre. On était plus nombreux.
La disproportion devenait considérable.

SUN HEE

Il y a aussi la nourriture.

On mange plus épicé, ça conserve.

TACK

Et puis la taille. On est plus petits. En général.

SUN HEE

Comme femme je ne suis pas trop petite.

TACK

Dans l'ensemble, on est plus petits.
Ça protège. Ça permet de passer, plus facilement.

SUN HEE

Tu imagines, tout recommencer
seulement nous deux

TACK

Comme Adam et Ève ?

SUN HEE

Ne me touche pas !
Tout reconstruire,
avec nos idées, nos forces !

TACK

On n'y arrivera pas seulement avec les idées.

SUN HEE

Je comprends. Tu es resté seul.
Longtemps ? C'était difficile ?

TACK

Très longtemps. Très difficile.

SUN HEE

Je te comprends. Je vais être franche.
De manière générale, je suis méfiante.
Mais l'idée d'un monde avec nous, seulement nous,
me stimule
et m'excite.
Sur toute la terre,
qu'on puisse tout refaire
sans les différences,
ce qui sépare, la distance,
la longueur du nez

TACK

Reste la langue.

SUN HEE

C'est vrai. Je ne comprends rien à ton chinois.

TACK

C'est pas du chinois.

SUN HEE

Et, si toute la planète parle français
je n'aime pas trop

TACK

On peut apprendre.

SUN HEE

Et tout le monde va naître
d'une seule origine.
La Paix, n'est-ce pas ?

TACK

Avec Adam et Ève, ça n'a pas bien réussi.

SUN HEE

Adam et Ève, c'est un mythe. Pas nous.

TACK

Comment tu le sais ?

SUN HEE

Ils étaient au début.
Nous, c'est après.

TACK

Ok. On commence à tout reconsidérer,
tout remettre en route
entre nous, seuls,
sans personne qui nous impose sa différence,
Unifiés. Homogènes.
C'est exaltant.

*Apparaît, au fond de la scène, entre les arbres, le visage
de Bazolo.*

*

2.

SUN HEE

Quelqu'un nous regarde.

TACK

Bonjour, Madame.

BAZOLO

N'approchez pas !

Restez là-bas, restez à distance.

D'où venez-vous ? Qu'est-ce que vous cherchez ?

SUN HEE

Nous sommes tombés ici, rejetés par la mer, et puis voilà.

Pas besoin de vous énerver.

TACK

Encore de la méfiance ! Si on ne s'écoute pas un peu, ça va être difficile.

Nous voulons seulement parler.

BAZOLO

Restez où vous êtes ! J'ai un fusil,

parfaitement, là-dessous, caché sous les feuilles

Si vous avancez, je tire.

SUN HEE

Oh, ça suffit, les fusils, et le reste. Vous ne trouvez pas que ça suffit, avec les fusils ?

BAZOLO

Vous étiez en mer ? Au moment du... ? (*Suspens.*)

TACK

Je venais de mon pays, j'essayais de fuir.

BAZOLO

Par la mer ?

TACK

D'abord par le fleuve. La mer ensuite.

SUN HEE

Moi, je fuyais aussi.

BAZOLO

Vers où ?

SUN HEE

La Chine, je n'avais jamais vu la Chine.

C'est très important.

J'étais sur le bateau.

TACK

Et vous ? Plutôt de la région ?

BAZOLO

Tu as vu ma tête ?

Je suis arrivée à pied.

J'ai remarqué des traces dans les pierres. Anciennes.

Je me suis dit : ces traces font une sorte de chemin, alors elles remontent, jusqu'à une source.

J'ai suivi la ligne, j'ai trouvé.

SUN HEE

Une source de quoi ?

BAZOLO

Je ne te le dirai pas. Tu crois que je n'ai pas vu ton manège ?

Une source, c'est tout. Il y a toutes sortes de sources. C'en est une.

TACK

Madame, vous étiez ici avant, ou vous êtes arrivée depuis ?

BAZOLO

Depuis tout ça ?

Après. Je suis venue après.

TACK

Seule ?

BAZOLO

Il n'y avait plus personne.

Jusqu'à vous.

Reculez. Encore. J'ai l'expérience, moi.

Je connais la distance.

TACK

Ça sert à quoi, d'être aussi hermétiques ?

Nous avons tout perdu. Qu'est-ce qui reste à protéger ?

SUN HEE

Vous aussi, j'en suis sûr. Vous n'êtes pas riche.
Une source, un fusil ! Et alors ? Avec ça ?

TACK

Vous êtes éplorée, comme nous.
Votre famille. Tous vos enfants.
Les frères, aussi. Vous aviez des frères ?

Bazolo met sa tête dans ses mains. Tack et Sun Hee s'approchent, s'assoient près d'elle. On dirait qu'ils vont la consoler.

*

BAZOLO

Qu'est-ce que vous avez perdu ?

TACK

J'ai perdu la place où je jouais, enfant.
Elle est grande, tout un côté donne sur le fleuve.
C'est un grand fleuve, et
plus qu'un fleuve.

BAZOLO

Un dieu ?

TACK

Une puissance, un principe. Il irrigue le pays.
On devrait penser que ce sont les sources du pays qui nourrissent le fleuve.
En vérité, c'est le fleuve lui-même qui par ses bras remonte vers tout le pays et lui donne sa force, en la prenant.
Il est le flux qui coule, la vie qui roule et descend par moments très puissant, par endroits restreint et divisé.

Sur la grande place au bord de la rive règne un calme, une respiration lente.

Vers l'autre berge des arbres se serrent, élevés et solitaires, ou en taillis. De ce côté aussi, quelques-uns.

Nous, les enfants, venions jouer au ping-pong, dans une chaleur épaisse et un calme absolu. Des paysans passent, avec leurs bœufs qu'ils mènent boire sur la rive.

Sur un bord il y a un autel, pour des cultes, distraits. Les rues vers la place forment des rivières sèches. Des convois d'insouciance, de lenteur.

Des vietnamiens tiennent des stands, pepsi, fanta.

Des touristes viennent admirer le coucher du soleil, réputé incomparable.

Tu ne peux pas savoir comme c'est tranquille.

Au cœur de la place il arrive, de temps en temps, que des Chinois viennent planter un cirque.

Nous, les enfants, on les voyait s'installer.

Le cirque chinois, certains mois, sur la place, au bord du fleuve, les bœufs qui passent, les arbres
les limonades
les raquettes, les balles,
tout ça.

BAZOLO

J'entends du bruit dans cet arbre.

*

Vous aussi, Madame, vous avez tout perdu ?

SUN HEE

J'ai perdu l'envie de vivre.

BAZOLO

Ah non, ça, Madame, il ne faut pas. Vous ne devez pas le dire.

C'est la boxe. Jamais tomber.

Qu'est-ce qui n'allait pas ? La maison ? Dehors ?

SUN HEE

Oh, la maison, c'était très bien. Heureuse.

La joie, sans cesse, père et mère, très gentils, beaucoup d'amour.

La maison était un cadre pour le bonheur.

(Cependant, grand-mère m'a dit, on se couchait sous les matelas, parce que les balles traversaient la chambre, entre les vitres.

En quatre-vingt. Je n'étais pas encore là.)

J'aime la maison.

C'est dehors.

Tout est dur. Dans les rues, j'ai peur.

Mon professeur de danse, je l'aime. Il m'a aidée, parce que j'avais les
 jambes trop grosses,
 il m'a donné confiance.
 Et puis, il m'a fait du mal. Beaucoup de mal.
 J'ai fui. Je n'osais pas rentrer, j'avais peur de revoir père et mère.
 Je suis allée à la grande ville. Très grande. J'ai travaillé, partout, les
 restaurants. Au début, on ne payait pas. Je travaillais pour
 manger, seulement.
 Ils disaient, on te donne à manger, tu dois être contente.
 J'aime toujours manger, alors je mangeais.
 Mais je n'avais pas de sous, pour m'habiller, peut-être rencontrer des
 gens.
 J'ai eu marre. Je suis retournée à la maison, revoir la famille, mes
 sœurs, j'ai quatre sœurs.
 Plus rien. À la place de la maison, rien. Grands immeubles. Tout
 détruit. Je ne savais plus où ils étaient.
 J'ai fait une grande fuite. Au bord de la mer. Tout le monde fuyait. Il
 y avait des foules, on n'arrivait pas à monter sur les bateaux.
 Des hommes avec des grands bâtons tapaient, pour empêcher de
 monter,
 et tout le monde montait, ils recevaient les coups, ils avaient du sang,
 les enfants, les bébés, mais les femmes montaient, tous
 J'ai monté sur le bateau, on est parti sur la mer, j'ai eu peur que le
 bateau coule, il y avait tellement de gens
 Et à ce moment, au milieu de l'eau (*Suspens.*)

BAZOLO

Vous n'entendez pas le bruit, dans l'arbre, au-dessus de nous ?
 Il doit y avoir un animal.

TACK

Des oiseaux.

BAZOLO

Je ne crois pas.

*

TACK

Vous, Madame, qu'avez-vous perdu ?

BAZOLO

Ils ont détruit le Mbongui.
Les Ninja sont venus, ils ont détruit.

SUN HEE

Qu'est-ce que c'est ?

BAZOLO

Le Mbongui se trouve au centre du village.
Il se présente comme une maison, mais avec seulement deux murs,
l'un face à l'autre.
De cette façon, les extrémités sont ouvertes.
Au-dessus un toit réunit les deux murs, fait de paille.
Au pied de chaque mur, on s'assoit.
Quand surgit un problème dans le village, on se rend dans le Mbongui,
tous s'assoient,
et on résout le problème.

Au centre du Mbongui, un feu. Il ne s'éteint jamais. Toujours
quelqu'un du village va au Mbongui raviver le feu.
Sur le feu, de la nourriture. Chacun en apporte, elle doit cuire, être
prête.
Chacun du village, de temps en temps, porte de la nourriture au
Mbongui, pour que toujours elle cuise sur le feu,
le jour, la nuit,
prête à manger.
Pour ceux qui n'ont rien. Les orphelins du village. Ou les autres,
d'ailleurs, qui passent,
qui sont en route et n'ont rien à manger. S'ils traversent le village, ils
doivent trouver ce qu'il faut,
dans le Mbongui.
Parfois des misérables rôdent, pas loin.
Parfois des pèlerins, des routiers.
Ils s'assoient, ils mangent, ils repartent.

On se réunit dans le Mbongui, quand monte un problème au village.
On se réunit, on parle. Et on résout le problème.
Maintenant le Mbongui est détruit.
Les Ninja sont venus, il n'y a plus rien.

TACK

Si un feu est allumé, au centre, et le toit en paille,
le toit ne brûle pas ?

BAZOLO

Ah non, jamais.

TACK

Parfois, quand le feu monte, s'il y a du vent ?

BAZOLO

Jamais. Jamais le Mbongui n'a pris feu.
Personne n'a jamais entendu au village
que le Mbongui a pris feu.

TACK

Mais le feu est au-dessous de la paille ?

BAZOLO

Ce n'est pas comme ça, le toit ne prend pas feu, ça n'existe pas.

*

SUN HEE

Madame, vous ne voulez pas rester avec nous,
pour tout refaire
ensemble ?

BAZOLO

Tout ?

TACK

L'essentiel, l'important. Reprendre à la base.
On est là, il faut qu'on recommence. Non ?
On ne va pas se laisser mourir.

BAZOLO

Ah non, pas du tout.

TACK

Puisqu'on reste, au moins nous trois.
Il faut bien une suite,
penser, fabriquer

SUN HEE

On ne pourrait pas se réunir ?

BAZOLO, *méfiant*

Vous voulez la source. Vous avez besoin de ma source.

SUN HEE

Pas du tout ! Enfin, peut-être,
mais ce n'est pas cela.

Nous voulons : vous. On aimerait refaire avec vous.

BAZOLO

Et pourquoi ?

SUN HEE

On est mieux à trois. J'étais très malheureuse.

Déjà, rencontrer Monsieur.

Et puis, vous et nous, ce serait
tonique ! Non ?

On n'est pas pareils. On a des idées différentes.

Imaginez. On fait un habitacle, rassemblé,

plein d'avenir, de promesses,

seulement vous et nous,

sans personne pour nous contrôler, nous interdire,

sans les armées, les Gouverneurs

BAZOLO

Vous voulez dire : – sans aucun Blanc !

SUN HEE

C'est pas magnifique ?

Ils rient, de bon cœur.

BAZOLO, *toujours riant,*

Il y a un animal dans cet arbre.

Joseph tombe de l'arbre, verticalement, au milieu d'eux.

JOSEPH, *objectif*

La branche a cassé.

*

3.

JOSEPH

J'ai perdu

la confiance.

TACK

En quoi ?

JOSEPH

En cette certitude
qu'un principe organisait le monde et lui servait d'architecture.
Une règle, une arche
pas seulement physique
mais morale.
Une structure logique, bien sûr, il en faut, compréhensible,
avec des principes et des lois
mais une justice surtout, la justice, pour faire tenir la charpente.
J'ai perdu la confiance dans la justice qui porte le monde, le définit et
le soutient.

SUN HEE

Lui, il est
– à fond.

JOSEPH

Enfant, dans la maison des vacances,
au bout d'une campagne malgré tout assez sauvage où nous passions
des semaines infinies, sans aucune borne,

TACK

c'était où ?

JOSEPH

dans l'Aveyron,
j'ai construit une baraque, dans les arbres.
Au début je la voyais sous les arbres, évidemment
mais l'idée d'une habitation élevée, au milieu des airs et de la
frondaison fraîche et hospitalière
m'a emporté. Et puis c'était difficile !

BAZOLO

c'est loin ?

JOSEPH

assez.
J'avais appris que des mystiques

construisaient leur maison en hauteur, dans les airs, sur des piliers ou
 dans les branches
 pour manifester que le principe est
 ascendant.
 Enfant j'étais mystique. Mes parents étaient religieux
 je m'opposais à eux,
 je couvais, brûlais de révolte.
 Donc, j'avais fabriqué ma cabane que tenaient les branchages mêlés
 d'un grand alisier, d'un frêne
 bordant le champ tous deux derrière la maison.
 J'aimais ardemment la cabane. J'y vivais de longs séjours solitaires,
 apportant finitions et aménagements,
 j'y accueillais mes amis, les enfants, les cousins,
 parfois quelques adultes choisis ou par hasard.
 J'avais suspendu des photos, des jouets,
 arrangé des sièges sous des tissus couvrant les branches
 j'apportais des goûters

TACK

tu donnes envie

JOSEPH

ce n'était pas seulement un abri, tu comprends
 mais une maison juste. La justice y avait établi son règne, pour moi
 bien sûr, contre brimades et contraintes,
 mais aussi pour les autres, qui passaient le seuil, montant à l'autre
 fraîche où la justice était reine,
 et ce que définissaient les parois alors, boutées de planches et de
 quelques fils,
 c'était au sein de ce périmètre le monde bienveillant, souriant,
 dépourvu de maléfices
 où chacun avait sa place
 pour que lorsque nous étions là, les cousins, unis dans nos cérémonies
 ombrageuses
 nous puissions percevoir que rien, absolument rien ne saurait nous
 détruire
 nous abaisser, nous descendre
 nous séparer.

TACK

On dirait que tu pleures.

JOSEPH

Pas du tout.
Maintenant, tout a viré,
l'orage nous a mis à bas, la catastrophe,

SUN HEE

ne lui donne pas de nom

JOSEPH

c'est juste un constat

BAZOLO

ne pas désigner, ne pas héberger dans la parole

JOSEPH, *révolté*

ce n'est pas une idée, juste un mot
parce que c'est arrivé
à moi, à vous, à elle,
peut-être à tous ?

SUN HEE

c'est déjà trop, il ne faut pas le dire

JOSEPH

peut-être – mais maintenant, après,
sous le spectre de ma cabane détruite, et le reste
et vous aussi, vos vies (j'ai entendu),

BAZOLO

malotru, espion des branches

JOSEPH

je m'avance vers la mer, venez avec moi, je vous en prie

ils s'avancent, avec lui

et je crie au-devant de l'espace
à l'immensité marine qui nous brave
de son calme apparent, ses fureurs retombées en berne,
pour nous qui sommes là, épouvantés,
et les autres, perdus,
et ceux qui viendront,
enfants, nouveaux-nés, adolescents malingres,
je crie aux vagues Justice ! Justice !²

² P. Claudel, *L'Échange* (première version), acte III.

à tous, les uns et les autres
rémission, pardon, rachat
mais plus encore,
fontaine d'égalité, de vertu, d'insoumission

TACK

tu appelles ?
devant l'immensité vide ?
et tu exiges une réponse ?

JOSEPH

s'il faut continuer, tenir une vie, une route
qu'au moins elle ne soit pas défaite, haineuse, tueuse,
et que nous refassions la structure de tout
selon un sceau de justice ! un emportement, une paix furibonde !
une équité !

BAZOLO

La nuit tombe. Je crois qu'il commence à pleuvoir.

*

II.

1.

Une lumière nocturne tombe peu à peu sur la scène. Pluie légère.

LES ACTEURS ET ACTRICES

- S’il pleut, ils se protègent.
- On installe une bâche, sur des bâtons. Ils se groupent dessous.
- Et : – où vont-ils trouver une bâche ?
- N’importe où ! Rien ne dit qu’ils sont au désert. Peut-être, plein de choses traînent, dans cet endroit. Ce n’est pas la création du monde.
- On installe une toile. Ils se rassemblent dessous, ils se couchent.
- Ils se décident à dormir.

Action. Ils décrivent, en faisant.

Un dialogue :

- Tu te lèves ?
- Elle ne peut pas dormir. Au milieu de ces gens. Elle ne les connaît pas. Quelque chose la gêne.
- Elle a peur ?
- Peut-être. Couchée, elle se sent vulnérable. Elle aspire à un peu de distance.
- Elle ne craint pas la solitude, les animaux ?
- Elle ! Les animaux...
- Elle s’écarte. Elle choisit un coin, se l’aménage. Elle s’arrange un lit, comme chez elle. Tu fais ton lit au Congo ?
- Comment tu te figures ma vie, au Congo ?
- Les autres ouvrent les yeux, la voient faire – ils l’imitent. Ils s’observent avec méfiance.
- Ils s’écartent. Ils lâchent le centre, occupent les coins.
- Chacun dispose son lit, comme une chambre, à sa façon.

Ils le font.

- Est-ce qu'ils s'endorment ?
- Oui.
- Mais si l'action repart, comment montrer qu'ils dorment ? Que c'est un rêve ?
- Ou une sorte de rêve ?

Un autre, qui semblait dormir :

- On peut mettre de la musique.
- Oui !
- Musique. Tu t'en occupes ?
- Musique !

Ils dorment. Ou pas.

2.

Ils dorment.

Sun Hee se lève, et s'approche du coin où Tack a installé sa niche.

TACK, *en lao*

Quelque chose t'inquiète ?

SUN HEE, *en coréen*

Toute ma vie m'inquiète.

Toute mon histoire, mon tourment.

TACK

La période est difficile.

SUN HEE

La vie a été dure. Très dure.

Elle m'habite, me revient par en-dedans.

Je ne peux pas éviter d'y repenser, de la sentir depuis le ventre, mauvais repas qui progresse jusqu'à la tête.

Bazolo s'est réveillée. Elle a observé le rapprochement de Sun Hee avec Tack. Elle se glisse, dans un coulé animal, jusqu'à Joseph.

BAZOLO

Ils se parlent.

Que crois-tu qu'ils font ?

Qu'ils préparent ?
 Un vol ? Une agression ?
 Pourquoi ils parlent à voix si basse ?

JOSEPH
 Pour ne pas nous réveiller ?
 Tu entends ce qu'ils disent ?

BAZOLO
 Elle se sent mal.
 Elle est triste, nerveuse.

JOSEPH
 Elle a peur ?

BAZOLO
 Elle parle de son passé.
 Elle dit que ça remonte, dans son ventre, comme un malaise.

JOSEPH
 On en est tous là.

BAZOLO
 Ton passé, un malaise ?

JOSEPH
 Maintenant, oui.

BAZOLO
 Alors ce n'est pas le passé.

SUN HEE
*Mon père ne voulait pas de fille
 Il n'avait engendré que des filles. Chaque nouvelle fille lui provoquait
 une exaspération, plus forte.*

BAZOLO
 Elle dit que son père ne voulait pas de fille.

SUN HEE
*Est-ce qu'il a voulu me tuer ? Quand je suis née ?
 Par cette colère de ne jamais voir naître un garçon ?*

BAZOLO
 Elle se demande si son père a voulu la tuer, à la naissance. Fou de rage
 de voir sortir encore une fille, toujours pas de garçon.

SUN HEE

La chienne m'a sauvée,
elle prend le paquet de linge, j'étais enroulée,
l'attrape avec ses dents,
et me met à l'abri au lieu de noyée dans le fleuve.
Ma grand-mère raconte. J'ai grandi sous ma grand-mère.

La stupeur croît sur le visage de Bazolo.

BAZOLO

Elle affabule. Elle dérive.

JOSEPH

Raconte.

BAZOLO

N'importe quoi. Qu'elle a été recueillie par le chien, puis par la grand-mère !

JOSEPH

Ce n'est pas possible ?

BAZOLO

C'est un roman ! Je l'ai lu ! Elle l'a pris dans un roman !

JOSEPH

Elle confond. Les têtes sont chavirées, les registres se croisent.

BAZOLO

Tu parles. Elle veut l'apitoyer. Faire une alliance.

JOSEPH

Pourquoi une alliance ?

BAZOLO

Contre nous ! Elle cherche à le souder, pour qu'il appuie ses manœuvres ! Contre nous !

JOSEPH

Tu n'exagères pas ?

BAZOLO

Il est naïf ! Tu ne vois pas ? Un gamin.

JOSEPH

En vérité, pas si jeune.

BAZOLO

Dans son âme ! C'est une âme de gamin !

Pendant cet échange, la conversation entre Sun Hee et Tack continue, dans leurs langues.

JOSEPH

Mais. Comment ils se comprennent ?

Ils ne parlent pas la même langue...

Au début, ils ne se comprenaient pas.

BAZOLO

– tu les entendais, sur ta branche... –

JOSEPH

– comme toi, derrière tes arbres –

Maintenant, ils se comprennent ?

BAZOLO

C'est le rêve. En rêve, ils comprennent.

JOSEPH

Ils sont dans le même rêve ? Ils font un seul rêve ?

SUN HEE, *en français*

Nous, femmes de mon pays, nous avons une force, interne, qui nous rend capables de tout.

Dans l'abdomen, mais surtout dans les cuisses, fortes et dans le cœur, la tête.

Nous savons travailler, marcher, nettoyer lire, cuire,

lessiver, concevoir, imaginer, couper la viande entendre, écouter,

parler, raconter, couper le bois, filmer, changer les images et marcher surtout, marcher longtemps,

parce que nous avons de fortes cuisses et que nous pouvons avancer jusqu'à la fin des siècles

mais sur notre route,

arrivent ceux qui veulent nous abattre, nous fixer

nous voler, nous prendre

nous acheter, nous vendre,

avec des femmes aussi, qui les aident

qui les aident à nous molester

à nous forcer.

Bien avant la catastrophe
 ce n'était pas la catastrophe
 l'autre catastrophe avant la catastrophe
 et la catastrophe était déjà dedans

TACK

Comme c'est surprenant, cette vie dont tu parles
 je ne sais pas si c'est la différence
 de ton pays avec mon pays
 cela m'étonnerait pourtant
 dans mon pays on connaissait beaucoup de haines
 des gens tuaient d'autres gens
 ou les forçaient
 pour prendre leur argent, leurs choses
 Pourtant ce n'était pas ainsi.
 Mon père respectait ma mère.
 Il se mettait en colère parfois
 – mais elle aussi, il fallait l'entendre !
 Pourtant, vois-tu
 je n'avais pas peur.
 Là-bas, enfant, je n'avais pas peur.
 Bien sûr, les peurs d'enfant
 mais pas cette peur qui s'accroche au fond et ne lâche plus, te mâche,
 te cisaille
 Je pense que ce sont les animaux.
 On n'avait pas peur des animaux.
 On sentait de la méfiance, on connaissait les dangers
 parfois quelqu'un était attaqué, et mourait
 on savait qu'on pouvait mourir, à tout instant
 par une morsure.
 Mais on n'avait pas peur.
 Celui qui meurt, meurt, voilà.
 On disait : si tu meurs....
 Pas cette peur qui nous a pris plus tard, après
 On n'avait pas peur, comme plus tard, avant la catastrophe
 peur de l'argent, ou de perdre l'argent,
 du vide, du noir, du creux en abîme
 c'était tranquille, tu comprends, si tu savais comme c'était tranquille

SUN HEE

et les femmes ?

TACK

Il faudrait que je demande à ma mère.

BAZOLO

Elle a changé de langue. Je ne la comprends plus.

Elle parle en lingala, avec de grands gestes.

Elle se méfie. Maintenant elle se méfie.

Elle a peur qu'on l'entende, toi et moi, et moi en particulier.

Tu n'as pas vu ce regard qu'elle a lancé de notre côté ?

Pourquoi elle a changé de langue ?

Elle prépare un mauvais coup.

Elle veut le mettre avec elle, pour qu'ils nous attaquent.

Parce qu'il me reste des choses, moi, dans mon sac.

Je n'ai pas tout perdu, et elle le sait.

J'ai mes choses, mes objets, mes valeurs.

Et elle veut les prendre.

Méfie-toi, le Blanc, le Belge.

Peut-être qu'ils ont des armes.

Et même sans armes, ils connaissent des techniques.

Tu sais, eux, là-bas, ils ont des techniques pour tuer, d'un coup, en silence, on ne s'aperçoit de rien.

Et ils ne vont pas te rater, tu peux me croire. Ils ont toute la haine accumulée,

rentrée sous leurs manières très polies, très serviles,

et ils vont te sauter à la tête,

et à ma tête aussi,

sur moi aussi

ou bien au moins ils vont essayer, mais ils ne me connaissent pas,

je ne suis pas une personne à me laisser assassiner dans l'ombre pendant que je dors

et dévaliser de mon sac, et de toutes mes affaires, pendant mon sommeil. Ça non.

JOSEPH, *a peut-être commencé de parler pendant la réplique précédente de Bazolo*

Ne rentre pas trop dans mon lieu, s'il te plaît.

J'ai organisé mon lieu, d'une certaine façon, j'aimerais bien que cela se maintienne.

S'il te plaît, ne rentre pas trop. Tu prends trop de place, tu me prends ma place.

C'est ma place, j'y tiens. C'est mon lit, et c'est mon espace.

J'ai fait mon lit avec beaucoup de soin. De manière générale, je suis attentif.

Bordélique quand il faut, mais soigné.

Et puis j'aime ma solitude, mon univers, souvent je m'enferme, là où personne ne peut me rejoindre, je réfléchis,

isolé, protégé,

entre mes parois

seul hôte de mes paysages.

Là, tu prends trop de place. Tu prends tes aises, tu ne te soucies pas de moi,

je vois bien, tu ne m' observes pas, tu ne fais pas attention,

tu vis dans tes pensées, ta colère,

et ce que je pense, tu ne le vois pas, tu ne le regardes pas,

bien que tu t'avances sur ma couche, dans ma résidence,

dans le quadrilatère que j'ai soigneusement ménagé.

Tu touches mon tapis, mes feuilles,

mon tapis de feuilles, disposé avec scrupule

Maintenant je veux que tu t'éloignes.

Ça suffit. C'est trop.

Tu attrapes mes choses, tu poses les tiennes,

tu m'imposes ta sueur

Ici j'ai mes souvenirs, tu comprends,

le peu de souvenirs conservés ou restitués

Mes bouts de nourriture, que je garde

mes soins, tu ne comprends pas cela,

tu ne te soucies pas de cela,

si je manque mes soins, je suis en danger de mort, figure-toi

ça t'est égal,

tu ne t'en inquiètes pas le moins du monde

ce que tu fais, c'est t'installer, là, sur ma couche, me prendre ma place

occuper ma cabane

venir me déloger du petit domaine de rien que je me suis refait

alors que tu pourrais te placer n'importe où,

ailleurs,

ou bien chez toi, c'est incroyable
fous-lui la paix, à ma cabane,
ma hutte, ma demeure
je veux que tu t'éloignes maintenant
je veux de la distance, de l'écart
je veux respirer, me sentir à l'aise
dégage !

*À ce moment, Sun Hee s'enfuit en courant de la couche de
Tack, et rejoint les deux autres. Elle crie.*

SUN HEE

Il est fou. C'est un vicieux profond. Au secours !

*

3.

SUN HEE

je l'accuse d'avoir voulu me violer³.
 Il est un parfait représentant de ces hommes pour qui les femmes ne
 sont qu'une occasion de plaisir
 ou de ce qu'ils appellent leur plaisir.
 Car ce plaisir n'est fait que de viol
 ne contient que le viol comme substance.
 Ce qu'ils veulent, c'est nous voir asservies
 subjuguées par leur prétendu plaisir
 ils n'éprouvent rien d'autre que le plaisir de nous voir ainsi
 esclaves de leur supposé plaisir
 qui n'est que le plaisir de nous rendre esclaves
 La preuve en est que, s'ils ont pris leur plaisir
 ou ce qu'ils croient être leur plaisir
 ils ne sont en rien satisfaits,
 il leur faut autre chose,
 alors ils cherchent à nous faire mal,
 à faire du mal sur notre corps et aussi dans notre âme
 pour s'en réjouir
 Regardez ma peau
 les marques, les cicatrices
 voilà ce qu'ils appellent leur plaisir

BAZOLO

Ce n'est pas lui qui a fait ça ?

SUN HEE

Non, ce sont les autres, ses semblables.
 Je l'ai vu s'approcher, comme ils approchent tous
 je sais ce qu'ils voudront ensuite
 au début, la comédie de la tendresse,
 la gentillesse, la séduction
 après, le plaisir seul, le plaisir brut
 et à la fin les coups et les marques
 et aussi la mort,

³ Il me paraît utile de signaler que cette pièce, et donc ces passages, ont été écrits en juillet et août 2017, avant l'éclatement de « l'affaire Weinstein », qui a occasionné le déclenchement du mouvement MeToo, et l'insurrection mondiale contre le viol qui s'est ensuivie.

parce que si tu ne te défends pas,
 en trouvant le moyen de les tuer, ou de fuir
 c'est toi qui y passes
 et tu seras morte bientôt
 où croyez-vous que sont aujourd'hui mes pareilles, mes compagnes
 mes sœurs de misère
 et de souffrance pour leur prétendu plaisir ?
 Je les accuse, je t'accuse, Tack, de cette ignominie répétée,
 que tu as choisi d'importer depuis le monde d'avant la catastrophe
 jusqu'à celui d'aujourd'hui, que nous voulions reconstruire
 ensemble

Pleurs, mêlés de cris.

JOSEPH

je t'accuse, Tack, d'avoir voulu t'en prendre à moi dans l'ombre de la
 nuit obscure,
 car on sait bien que cette affaire de femmes n'est qu'un prétexte,
 que ce plaisir est vide
 et qu'en fait il s'agit de t'en prendre à moi, pour accéder à la source
 de toute la violence
 qui a rendu irrespirable ce monde dont nous sommes issus
 Que ta haine pour moi, ta fureur, ta méchanceté
 sont bien la source du meurtre que tu concoctais dans la nuit,
 et que tu espérais perpétrer, après avoir éliminé mes sœurs peut-être
 mais dans le but final de te défaire de ma personne
 parce que tu ne supportes pas de voir un mâle face à toi
 entouré de ses sœurs
 mais je suis ainsi, tu n'y peux rien
 tu ne pourras pas m'empêcher de vivre à ma guise
 avec mes sœurs,
 je suis un homme bordé de sœurs depuis mon premier jour
 ta haine ne saura pas m'en séparer
 même la catastrophe n'y est pas parvenue
 et me voici protégé par mes sœurs d'Afrique et d'Asie
 contre ta passion de vengeance et de ressentiment.
 Je t'accuse de vouloir faire resurgir la source de toutes les guerres,
 des meurtres d'hommes contre les hommes
 des matchs, des pugilats, des duels
 en t'en prenant à mes sœurs et à moi,

dans le seul but de m'éliminer pour demeurer avec elles
et les traiter alors comme ta possession, tes esclaves,
les jouets de ton plaisir.

BAZOLO

Je t'accuse, Tack, d'avoir voulu tromper Sun Hee, ta cadette,
qui est à mes pieds ici et qui pleure
de t'avoir trop aimé et d'avoir fait confiance à tes déclarations
Je t'incrimine de l'avoir trompée dans le seul but de t'assujettir au
grand empereur Blanc et de lui jurer allégeance
afin de nous soumettre tous à sa domination blanche
et de t'établir, toi, petit empereur en ton royaume,
au nom du grand empire et pour ses intérêts
en te servant au passage
comme élite locale et de second rang,
afin d'affamer et d'assoiffer mon frère qui est ici, et ma sœur
souffrante
meurtrie par ta bassesse
et d'instaurer ton règne sous celui de la grande Tête,
pour nous subjuguier tous
sous la domination de ta supposée tendresse.
Ah, il était bien joué, le coup
de la douceur et de l'affection infinies
badigeon pour cacher tes intentions noires
au service de l'empire Blanc.
Petit empereur sur ta chaise,
porté par ses valets, je vois déjà les porteurs,
deux derrière, un et une par branche,
une devant, tenant les deux barres
avançant sous le joug de tes cris de tes fouets
le voilà, ton plaisir
nous mettre sous ta coupe,
sous ton sourire et ta bienveillance
pour t'établir en chef du Royaume
ça n'a pas marché, dommage pour toi, petite crevette de Chine

SUN HEE

Il n'est pas Chinois

BAZOLO

tu vas en être pour ta peine,

subir la pénitence que méritent ton infamie et ta machination.

Pendant le cérémonial, Tack ne les a pas regardés. Pas plus qu'il ne les regarde en disant ce qui vient. Ou bien il n'a rien entendu, ou bien il les ignore, ou bien il répond.

TACK

Ce que je sens en moi, de façon si fréquente
 permanente presque
 c'est la montée d'une sève.
 Une lave
 qui me dissocie de moi-même et me réunit
 me porte vers le printemps du monde
 me transporte en lui
 et je suis une part de la nature
 qui s'enlève
 se disperse et se rassemble
 le mouvement d'une contraction du visage
 dont vous n'avez pas su lire la clé,
 la langue perdue
 secret sourire
 des arbres, des plantes
 qui me fait couler, circuler dans les corps d'animaux
 tous, insectes ou million d'éléphants
 qui courent les savanes
 en riant jusqu'aux oreilles.
 Je suis dans l'éléphant
 non plus devant lui, sur lui, mais dedans
 comme dans le rhinocéros, le buffle
 ou la vache
 le chien maltraité
 le lézard rapide

JOSEPH

Même le serpent ?

TACK

oui le serpent
 je suis une part du serpent qui se frotte contre la terre
 je le sens, le frottis de la terre
 je sens la vie qui monte, ou qui rampe
 je suis vivant, habité du Vivant

ou habitant, je me vois dans le bonheur des autres
 leur paix, leurs rires,
 leur douceur.
 A ce titre, je ne suis pas sacrificable. Désolé.
 On ne tuera pas la douceur qui circule avec le vent,
 les infimes torrents d'eau si fraîche qui chutent des montagnes
 l'insolence des petits, le regard des ânes
 la ferveur des crapauds.
 Je monte dans vos corps
 qui vous rêvez en bourreaux
 sans autre corps que vos lames
 je suis dans vous,
 je vous habite
 je prie, presse vos diaphragmes et vous pleurez, pauvres,
 homme et femmes qui souffrez la misère
 et craignez votre future, montante
 votre érotique bonté.

Alors, ici, sans qu'on sache exactement pourquoi ni comment, quelque chose casse, et s'interrompt.

Voix : – Pourquoi ça s'arrête ? – Que se passe-t-il ? – Coupure ? Peut-on se renseigner ? – Ça tombe mal. – C'est toujours comme ça, les pannes. Ou au milieu du week-end, ou à la fin de l'acte II. Mais si, vérifiez...

*

III.

1.

JOSEPH

J'éprouve une gêne. Un empêchement.

TACK

Sous le bras droit ? Comme un poignet puissant qui serre ?

JOSEPH

Non. Dans la tête. Comme un dégoût amer qui monte.

SUN HEE

Moi aussi. La mort, j'en ai assez.
On a eu la dose ! Il en faut encore ?

BAZOLO

Cependant,
on sentait une montée d'énergie.

TACK

Indiscutable.

SUN HEE

C'est la chute. Cette densité, qui chauffe.
Je la perçois depuis toujours.

TACK

Ne faudrait-il pas plutôt
un peu de politique ?

BAZOLO, *sidérée*

De politique ?

JOSEPH, *explique*

Délibération, décision.

SUN HEE

Je n'ai plus mon dictionnaire.

JOSEPH

On discute, on échange des arguments.
Et puis on choisit.

SUN HEE

Ah...

BAZOLO

Quatre, pour la politique, c'est peu.

TACK

Quatre,

peut-être pas. Qu'en sait-on, au bout du compte ? Parce que nous nous sommes retrouvés ici ? Sans voir personne ? Mais qu'en sait-on ?

Il y a peut-être des vivants, partout. Comme nous, qui errent. Qui nous cherchent.

JOSEPH

Là ? Derrière les arbres ?

TACK

Ou ailleurs ! Partout ! Loin !

BAZOLO

C'est une supposition...

TACK

Qu'il n'y ait personne, c'est une supposition aussi.

*

SUN HEE, *intriguée*

Et alors ?

TACK

on pourrait élargir.

SUN HEE

Pas possible...

TACK

Pourquoi ?

SUN HEE

Il faut qu'on les retrouve. Trouver le contact.

Et puis, le nombre...

JOSEPH

C'est vrai. Dans tous ces endroits ! Combien il en reste ? Personne ne sait. Peut-être des infinités, des foules.

SUN HEE

Les canaux, abîmés, les transports, en ruines...
Et puis, décider, comment ? Le vote ?

Ils rient.

Des milliards de papiers...

BAZOLO

La politique, ce n'est pas ainsi.
Quatre, c'est rien du tout, c'est ridicule.
Et tout le monde partout à la fois dans tous les endroits et en même
temps
c'est ridicule aussi.
Tu te rends compte ?

TACK

Alors, comment ?

Temps.

SUN HEE

Je refuse qu'on en reste là.
Le sacrifice, sans moi.
Sacrifiant ou victime, c'est non.
Qu'au moins la catastrophe ait servi à ça.
On n'en peut plus. Des sacrifices, partout.
On tue les autres, on se tue soi-même, pour de la fumée, pour rien,
et même pour quelque chose, c'est pareil
toujours, sacrifice, sacrifice,
– c'est trop. Fini.
Vous comprenez ?
Moi, j'arrête. Faites ce que vous voulez.
Non, pas ce que vous voulez. Arrêtez.
Repensez ! Tout de même !
Repensez-y ! Tu étais où ? On ne l'a pas dit, ça. Hein ?
Tu étais où ? Et toi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?
Raconte ! Revis un peu ces instants. Instant après instant.
Raconte, décris. Tack, le bateau, raconte !

TACK

Arrête.

SUN HEE

Et toi, c'était où ? Qu'est-ce qui a eu lieu ? Ta famille ?
Elle était où, ta famille ? Comment ça s'est déroulé ?
Les instants ? Le moment ?

BAZOLO

Arrête.
Arrête ça, ma sœur. Arrête.

*

JOSEPH, *tendu*

Pourquoi on ne pourrait pas ?
Si nous ne sommes pas seuls...

BAZOLO

Et alors ?

JOSEPH, *secoué*

Les marchandises circulaient, partout
l'argent, partout
au même instant, la même seconde,

BAZOLO

la catastrophe ?

TACK

l'argent, l'argent ?

JOSEPH, *inquiétude et souffrance*

pas seulement
la nourriture, envoyée partout,
les légumes, les fruits,
les secours, les soins,
– c'était utile, n'est-ce pas ? il le fallait –
et pourtant, au départ, tellement impossible
les livres, et les idées
– cela faisait du bien aussi, non ? tellement de bien –
les infos, les nouvelles, les images,
tout le monde sachant tout, au même moment,
les maladies, le mauvais air, la chaleur,
les fautes, que tu paies à l'autre bout du monde
et les guerres, sans bornes

Nord et Sud, Sud et Nord
 tout, tout, partagé partout, par tous,
 tout circulait, se rencontrait, en tout point, à chaque souffle,

angoisse :

et la politique, non ?
 Pourquoi ?
 La politique, toujours dans le terrier ? Dans la caverne ?

BAZOLO

Quel terrier ?

JOSEPH

La famille ! Le voisinage !
 Jamais de l'air, du ciel ?
 La politique, enchaînée ? Dans la Zone, dans le Camp ?

Temps.

TACK

Tu négliges autre chose, Joseph.
 Tu permets que je t'appelle Joseph ?
 Maintenant...

JOSEPH

Mais oui. Ça me fait plaisir.

TACK

La politique diffère du reste.
 Il y a *le pays*. Décider, c'est pour son pays.
 C'est dans la tête.

JOSEPH

Je comprends. Très bien. Je suis pareil.

Eh bien, ce n'est pas sûr.*

BAZOLO

Le pays, ça ne va pas toujours avec la politique.
 Dans une ville. Grande.
 Il faut décider. Les transports.
 Il faut décider, ça touche tout le monde :
 les bus, d'où ils partent, où ils arrivent, combien de fois ils passent

* Oui, c'est une « didascalie ».

les rues, les sens uniques,
les passages piétons pour les enfants

SUN HEE
et pour les vieux

TACK
et pour les autres

BAZOLO
le train

TACK
le prix des trains

BAZOLO
le nombre de trains, les horaires
la place de l'aéroport

SUN HEE
le bruit, les gaz

BAZOLO
tout.
ça touche tout le monde.
Que tout le monde se réunisse, parle, vote.
C'est de la politique ?

JOSEPH
Absolument.

TACK
On ne le faisait pas. On ne discutait pas, on ne votait pas.

BAZOLO
Pourquoi ? On n'était pas du même pays.
Certains venaient de chez toi, venaient de chez moi

JOSEPH
et de chez moi aussi

BAZOLO
on ne pouvait pas voter ensemble,

SUN HEE
on n'était pas du même pays. C'est vrai.

BAZOLO
le pays empêche la politique.

JOSEPH
Pas toujours.
Dans la tête, c'est autrement.
Tack a raison, c'est dans la tête.

*

TACK
Il faudrait une politique
– terrienne.

BAZOLO
De tous. Les humains ?
On est humains, on politique ?

SUN HEE
– Et les enfants ? Ils sont humains.

BAZOLO
À partir d'un certain âge.

TACK
Discussion : universelle.
Tu imagines le plaisir,
d'avoir à convaincre un chef de tribu mongole

JOSEPH
les femmes d'un village bolivien...

BAZOLO
un chef de gang (à Kinshasa)

SUN HEE, *pensive*
un Français...

TACK
tu ne sens pas l'ivresse ?
Ne pas rouler seulement pour les proches,
ne pas entendre que les cousins
convaincre à distance

JOSEPH
ou, être convaincu

TACK

trouver le point qui raccorde, qui pense
avec le chef de tribu mongole ?
Discussion planétaire. En Mongolie

BAZOLO

au Pérou

SUN HEE

En Érythrée

JOSEPH, *exalté*

En Aveyron !

Moment de méditation.

*

SUN HEE, *moral très atteint*

On entend la rumeur.
Le monde dans un seul sac,
tout pareil, pour tous,
uniforme, balisé

BAZOLO

Et que c'est impossible, qu'on n'y arrivera pas.
Que jamais ceux du monde entier,
– même moins nombreux –
ne se décideront ensemble, après s'être entendus

TACK

que si on décide, jamais le monde ne respectera la décision

SUN HEE

donc que l'idée, déjà mauvaise,
est inapplicable,

JOSEPH

et ça sort d'où ?
quatre isolés, sous leur bâche

BAZOLO

sur une scène

JOSEPH

quatre frappés de théâtre qui refont le monde

Seuls

Temps.

TACK

Pas sûr.

Ils se tournent vers la salle.

2.

LES ACTEURS ET LES ACTRICES

S'adressant à la salle :

Trou noir, salut.

Ici le théâtre explose.

Le théâtre explose.

Non que les murs s'écroulent : ils s'évaporent. Restent des humains, à peu près. Des vivants, aux formes fugaces. Si cela semble théâtre, oublions-le. Il s'agit de passer outre. L'affaire est de se demander comment continuer, et si nous en sommes d'accord. Si nous voulons continuer, plutôt qu'en finir. Il faut à cela quelques résolutions. Non pas seulement nous perpétuer, un peu encore. Vivre. Que nous soyons vieux, dans notre automne, ou que le siècle, ouvert, nous soit promis.

Je ne sais pas, certainement pas, si c'est possible.

*

Alors resteraient des gens. Je propose que, tous, nous nous prononcions sur le devenir de l'espèce. À cette fin, j'appelle à nous réunir en assemblée, générale, de tous sur la terre, semblables et dissemblables, et à tenir séance, séance tenante. Ici même. C'est difficile. Dans ce lieu, nous tenons – mais le but est de grandir. D'élargir, à tous. Siéger, avec tous, toutes humaines et humains de partout. Allons ! Convoquez vos proches, au plus loin ! Bazolo, ta grand-mère, au village ! Sun Hee, les parents, à Gwangju ! Tack : à Ivry, à Vientiane ! Et mes tantes bourgeoises ! Et mes oncles curés ! Tous aux avions, tous aux berlines ! Tous au Théâtre ! Tous les Chinois ! La Bolivie, l'Iowa, l'Aquitaine ! La Gaspésie ! Le Mboasu !

Or, là se tient l'hypothèse, nous ne continuerons pas sans un peu de politique. Rafraîchie, douchée, raboutée, repartie. Voyons comment nous y prendre. Voulez-vous que nous formions une assemblée, décidant que tous, partout, y ont leur part, et qu'il nous revient désormais d'inventer les moyens (décidément ils ne sont pas disponibles) de nous réunir en séance ? Il s'agit de *constitution*. Se considérer, zuns les autres, et se dire : tiens, nous formons une assemblée. Transformer cette surprise en acte. Tels les députés du Tiers, jetés hors d'une salle, porte close, et constatant devant les serrures que l'avenir ne tient qu'à se réunir, ailleurs, n'importe, puisque l'assemblée n'est pas la salle, nul n'en tient les clés (ainsi en va-t-il du théâtre) et n'est rien d'autre que la considération qu'ils se font, zuns les autres, du fait d'être présents, et alors de se dire, nous voici. Convertissons le constat en un acte, formons l'assemblée de tous zumains de la planète, prononçant alors que c'est à nous que s'impute la possibilité de continuer, et enfin, tous amis de notre commune présence, tous nous considérant avec surprise pour dévisager nos anatomies et nos faces décidément imprévues, découvrant que tels nous sommes dans notre commune emprise : nous voilà, humains, nous voilà.

Commencement !

– Préalable. Je demande, à titre temporaire, que la suite ait lieu en français. Choix discutable, qui sera revu.

– *(en coréen :) Nous proposons de parler français, pour l'instant. On pourra changer plus tard. Ici, ce soir, tout le monde comprend le français, c'est plus simple.*

– *(en laotien :) Nous allons parler français. Ensuite, il faudra traduire, pas seulement dans nos langues, dans beaucoup d'autres. Si nous décidons, tous ensemble, ce que nous voulons essayer.*

– *(en lingala :) Attention aux promesses ! Attention aux idées généreuses, vite perdues. Ne pas revenir à la langue unique ! La langue, c'est le corps. La matière de l'âme. Ne pas oublier !*

*

– Il nous est né une idée. Pas à nous-nous exactement. À nous-les-autres. Quatre, isolés dans un monde en éclipse, après le cataclysme, perdus au bord de leur terre vacante, se croyant seuls, se cherchant dans leur humanité re-naissante, quatre figurines de théâtre, que nous étions, que nous

jouions à être. Or, il nous était clairement impossible d'appliquer, même de concevoir au bout, cette hypothèse, sur notre fragment d'île bâtie comme scène, planches mal assemblées formant plateau. Nous y étions inaptes. Des pionniers, il nous en fallait

d'autres. Humains, globalement, à peu près. Ouvrant l'œil (du souffleur), voilà que nous tombons sur vous que voilà, et par principe pas mal qui vous entourent, survivants ou vivants, ailleurs, outre cette petite île de théâtre où nous séjournions assemblés, et encore en un sens nous y sommes allons, loin, partout, de toutes parts. Occasion de la soumettre. Voulez-vous bien, humains d'ici ? Absents d'ailleurs ?

*

Nous appelons au vote mondial.

(Inspiration ! Secours, mânes du théâtre ! Comment le dire, comment le faire entendre ? Ah, les mots ! Ces mots !)

Silence.

Je refais. Nous appelons au vote mondial. Terrien. Cosmique. L'Omnivote. L'absolu de la votation.

(Les mots ! Ces mots !)

*

– (Les objections s'amoncellent.) – Ça n'a jamais eu lieu. En aucune façon. On n'a jamais appelé tous les humains à voter, ensemble, sur quoi que ce soit. – Mondial, mondialité, mondialisation. Tout uniforme, un seul sac. C'est le capitalisme qui veut ça. – Chiche. On vote l'échelle des salaires. Le capitalisme acquiesce ? – Du naïf, du simpliste. L'espéranto, dialecte mondial, devait s'imposer à tous, et quoi ? – Nous appelons à la conjuration universelle, à l'anthroposcrutin, intégral. Or l'humain n'est-il pas dépassé ? Faut-il pas surmonter l'humain ? Vieille chose, dont la trace s'efface sur le sable ? – L'universel ne couve-t-il pas une idée coloniale – au fond, raciste ? Invention de l'Europe dominatrice ? Voile du monde blanc, mâle, suprémaciste ? – Le vote, pauvre vote, vieille misère, ne masque-t-il pas une farce ? Piège à cons ? Face visible d'une sombre planète dont la part obscure est scarifiée d'inégalités, de misère ? Comment espérer d'un scrutin, -tégral, la promesse d'un futur neuf ?

– Nous savons tout cela, nous le savons. Ces questions nous déchirent. Et malgré tout,

voyez-vous, ce n'est pas ainsi. Le vote planétaire est beaucoup plus simple. Il est un acte. Par lequel tous les proto-humains, en prévenance et amitié à l'égard de toutes espèces qui les croisent, animales ou végétales, choisissent de se prononcer ensemble, partout, en quelque lieu qu'ils se trouvent, où qu'elles vivent, sur la vie qu'ils ont en dépôt, ce trésor à eux et elles confié. Le vote sans bornes est un oui. C'est pourquoi le seul pour l'ouvrir est le vote sur le vote, le vote par lequel tous nous décidons de voter. Qui n'exclut personne. Qui s'institue, se soulève, décide de sa venue par le fait. L'acte pur. Vote pour le vote, comme l'art pour l'art. Le reste viendra. Que l'humanité se choisisse, comme votante. C'est notre seule issue, dans le chas d'aiguille du désastre. La grande, la puissante, l'opérante Constitution. Tout le reste faribole, tout le reste alibi. Seule préférence qui compte, parce que seule qui coûte : veux-tu, toi qui regardes, que tous les enfants d'humains, sans exception aucune, soient tes compagnons et compagnes, sur la route d'humanité ? L'humain n'est pas un socle, c'est un pont, c'est une flèche. Une force qui va, quelque chose qui suit son cours. La question dont toutes sont filles, est : acceptes-tu l'humanité entière comme nef, l'universel navire, avec pour compagnons de mer les fleurs et les bêtes ?

*

– L'abîme se creuse. Qui pour le faire ? Porter cette charge ? – Nous ? Acteurs, quatre, sur notre scène, notre île ? Soulever la politique, le monde avec elle ? – Même, suffira-t-il de nous tous, siégeant sur ces sièges, petit isolat de théâtre, considérant le processus d'un œil ami mais circonspect ?

– comment suffirons-nous, penses-tu à l'instant même, même toi et nous réunis, comment pourriez-vous et pourrions-nous suffire à déclencher le vote mondial, de tous, pour tous, quelques-uns que nous sommes, groupés dans cette salle par un événement, une hypothèse scénique ?

– Ok. Imaginons. Supposons. Hypothèses.

Figurons une frontière, quelle qu'elle soit, et où. Toute frontière, de toute forme. Quelque nature qu'en assume la limite.

On s'en approche. On s'y rejoint. On s'y colle. (Attention ! – de part et d'autre.) On s'y considère. On s'y touche. – Et on vote !

Des deux côtés ! D'un seul coup !

Vote sur le pont. Vote sur le fleuve. Entre les eaux territoriales,

à travers le barbelé. Sous le tunnel. Vote ! Ensemble ! Simultané !
Lui ou elle sur l'autre versant, de l'autre part, là, juste au travers,
est mon concitoyen, ma payse. On vote, lui et elle, vous et moi.

Uniment.

Sur toutes frontières. Montagnes, détroits. Murs, canaux. Rues.
Toutes, visibles ou invisibles.

De nation, de rang. De métier, de morale. De corps. Et de langue
bien sûr. Ah ! Les mots !

Lui ou elle qui traîne dans la rue, les voit-on ?, là, sur un matelas
pourri, avec les gamins sales, sur l'autre bord de cette frontière qui traverse
ma ville, le cœur de ma zone :

mon concitoyen ! ma payse ! Lui ! Elle ! On vote ! Voilà la liste !
Et on dépouille ! Et on proclame ! À la frontière, au confin !

– posons que vous allez céder à votre cœur, à votre nature allez, dire
oui,

au monde, tout près, là,
au pied de ma porte, petit morceau de ma planète
meurtrie, ensanglantée – libre !

mais très loin aussi, à l'autre bout de la Terre-Patrie !

– oui, Mongolie, Afghanistan, oui à mon concitoyen voteur de l'autre
bout,

– sur le Macchu Picchu, les Rocheuses, au Kenya,
– dans le désert des bords d'Algérie, à Calcutta, Johannesburg,
– aux Fidji, en Iran !

En lao :

– à Ivry !

En coréen, en lingala :

– en Aveyron !

– oui à toi, mon compagnon ou ma compagne, inconnu ou nue comme
Dieu sur la place, bienvenue ou nu à notre débat transcaucasien,
transsaharien, transocéanique, oui à notre scrutin de quartier, de trottoir,
stellaire

– Mais à cela, cette commotion herculéenne, froissement du temps,
trombe d'époque,

comment suffirions-nous ? Vous et nous ? Mêmes emportés, exaltés,
ivres de hauteur ?

nous, minuscule cortège ? Si peu ? Si maigres ?

*

– Encore un pas, peut-être. Encore un saut, un vol. Pour la deuxième fois de la soirée, on se change.

– Mais l’hypothèse est plus tempêteuse

– tout à l’heure vous vous êtes fictivement anéantis, décorporés pour laisser entrer la fiction

(vous l’avez fait n’est-ce pas ? Vous vous êtes supprimés, abolis par abstraction, pour laisser vivre la songerie scénique, respirer le plateau du rêve)

– voici qu’il est temps de nous charger de plus d’être au contraire, de nous accroître par conjecture, de nous augmenter ontologiquement

pour nous changer, cette porte franchie, dès ce soir, dès la rue,

en acteurs du vote mondial, du vote-frontière

terrien, cosmique, omnitopique

en tracteurs, apologètes

missionnaires, néomanciens

en pouvoirs, en vertus,

agents de prolifération hypothétiques d’une idée, d’une manie, d’un transport de l’âme

corps prochains supposés d’un avenir pas concevable

en corps constituants présomptifs

propagateurs d’une expérience, physique et morale, pensante et sensible, que nous aurons vécue

ensemble, amants et amantes de l’affaire humaine

leviers, biches du soulèvement de la politique, du cosmos, de nos fortunes,

là, tout à l’heure, parieurs, joueurs mutins, mutins de soute

élevateurs élevés, soulevants soulevés, agitateurs agités, porteurs et portés,

là, devant ces portes, à l’orée de cette rue, témoins et agents, vivants en métastases,

changés, greffés, répondant de la mue du monde, étincelle primordiale

par quoi tout a commencé, souvenez-vous, ce soir, ici !

Temps.

*

– Dieu, ou non Dieu, présence ou vide, futur sans forme, – que peut-il se passer ?

– Un instant ! Attendez ! On range, on se change, on arrive !

3.

Ils mettent un peu d'ordre sur la scène. Acteurs et rôles, ensemble.

TACK, *et son acteur*

Est-ce qu'on n'est pas trop positifs ?

SUN HEE, *de même*

Tu crois ?

TACK

l'humeur du temps est au vertige,
au dégrisement, aux déconvenues
présages noirs et idées sombres

BAZOLO, *id*

Ah non. C'était avant.

La catastrophe est passée. On l'a eue.

JOSEPH, *aussi*

La catastrophe nous est passée dessus, elle nous a recouverts,
Elle a creusé dedans, nous a traversés
elle a glissé dans nos corps, nous l'avons sentie
nous en avons reçu la vague, dedans et dehors
sur la surface et dans les canaux
Elle a mouillé nos langues, nos humeurs, nos sécrétions.
Le temps n'est plus aux annonces.
Aux frayeurs, aux épouvantes.
Le désastre, nous l'avons vécu, non ?
Bu, dans nos vies, nos ventres ?

BAZOLO

Le temps n'est plus aux abris.

SUN HEE

Tu as raison. Le pire a eu lieu. Il a lieu.

TACK

Fin des prédications de l'abîme.

BAZOLO

Matin du jour d'après.

2017-2025

GÉNÉRIQUE DE LA CRÉATION

Soulever la politique (Hypothèse-théâtre)

Création à la Comédie de Genève, 31 octobre-5 novembre 2017

Conception du spectacle : Stanislas Roquette et Denis Guénoun

Texte : Denis Guénoun

Mise en scène : Stanislas Roquette

Avec : Alvie Bitemo, Eunil Ko, Luangphinith Boun Sy, Stanislas Roquette

Scénographie : Camille Duchemin

Création graphique - vidéo : Nadia Nakhlé

Lumière : Geneviève Soubirou

Collaboration dramaturgique : Alexis Leprince

Travail physique : Chrystel Calvet

Une production déléguée Artépo (production-administration Alice Perot-Hodjis, développement-diffusion Anne-Sophie Dupoux)

Coproduction Comédie de Genève, Théâtre de Privas, avec le soutien du Théâtre National de Chaillot, du Théâtre de Suresnes-Jean Vilar et de la Maison des Métallos (Paris).

L'écriture du texte a fait l'objet d'une commande d'écriture de France-Culture (Fictions).

Cette création a été précédée par *Soulever la politique – Prologue*, lecture de textes de Victor Hugo, Jean Jaurès, Rosa Luxemburg et André Malraux, présentée au Panthéon (Paris) le 24 septembre 2017 avec Alvie Bitemo et Stanislas Roquette, direction Denis Guénoun, coproduction Artépo-Centre des Monuments Nationaux, avec le soutien du Théâtre National de Chaillot et du Théâtre de Suresnes-Jean Vilar.

TABLE

Soulever la politique	1
Préface	Erreur ! Signet non défini.
Rôles.....	3
Prologue.....	Erreur ! Signet non défini.
I. Ce qui a été perdu.	4
I, 1. Tempête	4
I, 2. Ce qui a été perdu.	9
I, 3. Avec Joseph.....	16
II. Mauvais rêve	21
II, 1. Nuit	21
II, 2. Mauvais rêve.....	22
II, 3. Cérémonial	30
III. Soulever la politique ?	35
III, 1. Politique.....	35
III, 2. Délibération.....	Erreur ! Signet non défini.
III, 3. Soulèvement ?	43
Épilogue	Erreur ! Signet non défini.
Générique de la création.....	51
Table.....	53